Pascal Cloutier
Sur le quai des Gares
roman
Les Éditions JCL

Sur le quai des Gares

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Cloutier, Pascal, 1967-
Sur le quai des gares
ISBN 978-2-89431-597-2
I. Titre.
PS8555.L678S97 2018 C843'.6 C2017-942202-2
PS9555.L678S97 2018

Illustration de la couverture : Annie Boulanger

© 2018 Les éditions JCL

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITIONS JCL
jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS/TRANSAT
asdel.ch

Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Pascal Cloutier

Sur le quai des Gares

LES ÉDITIONS JCL

À Joséphine, le plus beau wagon du monde
À Sophie sa mère aussi

On n'écrit pas sur ce qu'on aime
Sur ce qui ne pose pas problème
Voilà pourquoi je n'écris pas sur toi
Rassure-toi

ZAZIE, *SUR TOI*

Un homme dans une gare isolée, une valise à ses côtés
Deux yeux fixes et froids montrent de la peur
Lorsqu'il se tourne pour se cacher

VISAGE, *FADE TO GREY*

Première Partie

LOCOMOTIVE

Il n'est pas de hasard, il est des rendez-vous, pas de coïncidence […]
Il fut long le chemin et les pièges nombreux avant que l'on se trouve […]
Ce n'est pas un hasard, c'est notre rendez-vous, pas une coïncidence

ÉTIENNE DAHO, *OUVERTURE*

1

L'USINE

Marc n'a jamais été très beau.

Déjà, petit, son visage provoquait plus de grimaces que de sourires. Le personnel de l'hôpital où il était né lui prodiguait les soins habituels, mais à toute vitesse. Sur l'étage, le mot s'était même passé : on avait remarqué un poupon plutôt répugnant dans la maternité. C'était là, chose assez rare. Pour qu'on en parle ainsi, il fallait que ce bébé ne soit vraiment pas choyé par la nature.

Dans sa famille, ce n'était pas important. La beauté ne faisait pas partie des valeurs familiales et c'était loin d'être indispensable. Ses parents, Marguerite et Clément, ne s'étaient jamais arrêtés à cela. Il faut dire qu'il est difficile de contempler ce qu'on n'a pas, et chez les Circé, on s'intéressait à autre chose. La force, la débrouillardise et le courage, voilà ce qui ferait de Marc un homme ! Et ça, c'était important.

En 1943, Marguerite et Clément Circé avaient six enfants. Évidemment, ce qui ne se disait pas s'était réglé dans la plus grande discrétion. Un septième marmot ? « Il faudrait faire avec ». Ils avaient été obligés de faire une place dans un coin de l'appartement pour le poupon. Au deuxième étage de cet immeuble du Faubourg à m'lasse, le garçon avait reçu une éducation empreinte d'humilité et marquée par la religion. Fier, le couple à la tête du clan Circé s'était investi corps et âme pour offrir à sa progéniture tout ce qu'il pouvait lui apporter, et ce, malgré le peu qui l'entourait. Ce n'était peut-être

pas grand-chose, mais Clément s'était plutôt bien débrouillé. Il avait réussi à procurer l'essentiel à ses enfants, soit un toit au-dessus de leur tête ; c'était déjà ça.

Marguerite, « Margot » comme on la surnommait, en avait déjà plein les bras avec ses cinq filles et son garçon avant d'apprendre qu'elle attendait un septième enfant. Sa dernière grossesse, moins planifiée que les autres, lui avait posé plusieurs soucis et l'avènement de Marc avait été un problème en soi. S'étaient ajoutés aux circonstances difficiles, des obstacles d'ordre financier chez les Circé, ce qui avait forcé Clément à demander qu'on lui offre des heures supplémentaires. L'employeur acceptant sur-le-champ, l'employé, père d'une famille nombreuse, avait pu compter sur de très longues heures de travail et, conséquemment, sur un salaire substantiellement plus élevé. L'exploitation éhontée du pauvre homme qu'il était allait durer jusqu'à sa mort.

Clément, dont les parents avaient disparu alors qu'il était encore très jeune, avait déniché à l'âge de dix-sept ans un travail de manutentionnaire chez Macdonald Tobacco. Logeant chez sa sœur Alice, qui habitait dans un appartement situé non loin du fabricant de cigarettes de la rue Ontario, Clément avait hérité du sérieux de son père et de l'assiduité de sa mère.

Quant à Marguerite, elle provenait d'une famille nombreuse s'étant établie à Montréal alors qu'elle était encore toute petite. Son père, qui s'employait jusque-là chez un important cultivateur de Notre-Dame-des-Prairies, à proximité de Joliette, avait entendu l'appel financier des manufactures de la grande ville. L'aventure ne s'était pas avérée aussi profitable que le chef de famille l'avait espéré, mais le clan au complet s'était établi à Montréal et rien ne les pousserait à retrouver la campagne. Le déménagement avait au moins eu ça de bon : c'est en ville que Clément Circé, un petit gars du quartier, avait fait la connaissance de sa belle Margot.

Durant les vêpres, dans l'enceinte de l'église Sacré-Cœur-de-Jésus, au coin des rues Plessis et Ontario, l'orphelin avait tôt fait de remarquer la jolie demoiselle qui assistait à la cérémonie avec le reste de sa famille. La rencontre des deux jeunes gens s'était donc déroulée au beau

milieu de leur quartier, en pleine église, non loin de la maison familiale qu'habitait maintenant Marguerite, non loin de la maison de chambre d'Alice Circé qui hébergeait Clément. À l'ombre de la Macdonald Tobacco, le couple s'était ainsi formé.

Les parents de Marc avaient connu l'amour au centre même de la paroisse, au cœur de l'endroit que les sept enfants du couple allaient un jour appeler « chez nous ».

C'est là que Marc, fils de Clément et de Margot Circé, allait grandir.

2

LA FABRIQUE

Nancy était belle comme un cœur.

C'est ce qu'on disait toujours lorsqu'on l'apercevait. Bizarrement, les chuchotements que commandait le savoir-vivre n'étaient pas observés par ceux qui se pâmaient devant la fille de Reynald Plante. Elle était si belle qu'il fallait passer ledit commentaire à voix haute ! Sa beauté ne se démentait pas et les compliments fusaient de toutes parts. L'admiration qu'on lui témoignait s'était manifestée dès son plus jeune âge. Adolescente, Nancy avait bien tenté de proposer un profil moins exubérant, mais c'était peine perdue ; son éclat transcendait même les vêtements démodés et les coiffures mal définies.

Avec l'âge, elle ressemblait à s'y méprendre à sa mère, Juliette, qui, de son temps, provoquait les mêmes réactions et attirait les mêmes compliments. Dans cet environnement humble et discret qu'offrait le quartier qu'on surnommait le Faubourg à m'lasse, la mère, puis la fille, attiraient les regards des hommes issus de toutes les générations et de toutes les classes sociales. Cette beauté s'exposait aux réactions maladroites et parfois déplacées des ouvriers qui peuplaient le secteur. Cette élégance provoquait les regards à la dérobée et remplissait de désir les gens de la haute qui visitaient les alentours. Sûres d'elles, mère et fille imposaient le respect et jamais elles ne s'offusquaient des approches un peu trop directes de la gent masculine.

Reynald, le père de la belle Nancy et le mari de la tout aussi jolie Juliette, philosophe à ses heures, comprenait la chance qu'il avait d'avoir deux femmes aussi magnifiques dans sa vie. C'est toutefois d'un œil inquiet qu'il entrevoyait le jour où Nancy se laisserait séduire et

prendrait mari. Les rumeurs se faisaient aussi intenses pour la fille de Reynald que pour sa femme à l'époque où tous deux n'avaient pas encore uni leur destinée. La célébration nuptiale avait en quelque sorte solidifié la confiance qu'ils avaient l'un en l'autre. Reynald et Juliette étaient un modèle pour tout couple qui tentait de traverser le temps et les épreuves dans la fidélité la plus pure. L'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre était imperturbable.

Le rapprochement des parents de Nancy s'était tenu quelques années avant qu'elle ne voie le jour. Reynald Plante, qui travaillait à la quincaillerie J.R. Grégoire depuis son retour de la guerre, s'était un jour présenté à la fabrique de biscuits Viau & Frère. L'entreprise y confectionnait des centaines de variétés de biscuits, bonbons et chocolats. Juliette y travaillait depuis quelques années déjà lorsqu'elle avait entrevu le plus beau livreur de matériaux qu'elle n'ait jamais vu. Par l'entremise d'amies, la jeune femme avait retrouvé la trace du quincaillier, celui qu'elle avait reconnu comme étant son futur prince charmant.

Sans valse-hésitation, Juliette s'était présentée au magasin de la rue Ontario. La cloche de la porte d'entrée lui avait semblé bruyante et de longues secondes s'étaient écoulées avant que le commis ne daigne rejoindre le comptoir de service. L'attente lui avait paru une éternité. Il n'était pas bien vu pour une fille d'être si entreprenante à un tel âge et chaque seconde passée à chercher à provoquer une rencontre la mettait un peu plus mal à l'aise. Mais Juliette, fonceuse et dégourdie, justifiait sa démarche par la reconnaissance de l'âme sœur dans ce colosse au regard attendrissant. Même s'il n'avait pas dit un mot lorsqu'elle l'avait aperçu chez Viau & Frère, parmi les étalages de biscuits et de bonbons, Juliette avait tout de suite compris que c'était lui, l'homme de sa vie.

Les fréquentations avaient été courtes. À peine six mois plus tard, Juliette et Reynald avaient uni leur destinée. Répondant à une volonté commune, le couple s'était, dès lors, affairé à fonder une famille. Alors que parents et amis n'avaient de cesse d'ajouter de nouveaux membres à leur famille, Reynald et Juliette n'arrivaient pas à s'offrir une progéniture. Tristes et désemparés, monsieur et madame Reynald

Plante avaient prié sans répit jusqu'à ce que, trois années après leur union, Juliette tombe enfin enceinte. Nancy allait voir le jour un soir de tempête de 1947.

L'unique enfant du couple était facile et peu demandant. Reynald avait souvent répété que le poupon, livré par un blizzard mémorable, avait le tempérament des beaux jours. Il disait aussi que la nouvelle de sa venue avait supplanté pour lui celle de la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Et pour Reynald Plante, vétéran du grand conflit, ce n'était pas peu dire. Véritable rayon de soleil pour ses parents, celle qui complétait la famille Plante serait l'objet de beaucoup d'attention de la part de son père et de sa mère.

La petite Nancy Plante se savait choyée. Elle recevait toujours plus que ses petites amies qui, pour la plupart, étaient issues de familles nombreuses et conséquemment moins fortunées, puisque résidant dans les quartiers pauvres de la métropole. Le foyer où vivait la famille Plante n'avait rien d'exceptionnel, mais la bonne entente et l'amour y séjournaient en permanence. La beauté de Nancy n'aurait de cesse de grandir dans cet environnement où on s'habituait plutôt au contraire.

3

THE FISH FACTORY

Il allait manquer d'air.

Nu comme un ver, il venait tout juste de trouver l'air libre. Il allait mourir s'il ne respirait pas enfin. La température extérieure était glaciale. N'importe qui aurait regretté la douce humidité et la chaleur de la femme qu'il venait tout juste de quitter. L'oxygène ne s'était pas encore rendu à ses poumons et ce n'était pas parce qu'on ne l'avait pas frappé. Il avait reçu cette claque et il n'avait pas bronché. Il en gardait encore la marque sur sa peau. Son corps était couvert de sueur et son sexe s'était timidement recroquevillé. Il pensait se liquéfier tellement il avait chaud, mais son épiderme était frigorifié. Sous le choc de se retrouver tout à coup sous la rafale des côtes gaspésiennes, le garçon était un mélange de sensations contraires. Il était né Gaspésien.

Il avait beau être jeune, il avait beau ne pas connaître grand-chose, il comprenait très bien ce qui venait de se passer. Neuf mois qu'il entretenait cette relation intime avec cette femme. Il en avait entendu des choses. Il en avait deviné aussi. Cette liaison avait débuté une quarantaine de semaines plus tôt, sur la grève, pas très loin de Port-Daniel, sous un pont ferroviaire qui barrait la vue qu'on avait du ciel étoilé du mois de mai.

Déjà à cette époque, il avait ressenti cette chose étrange chez celle qui le recevait en elle. Rien n'allait plus avec son conjoint, il le pressentait. La première dame de Bonaventure, celle à qui il faisait l'amour pour la première fois, n'était pas heureuse avec son mari. Le maire de Bonaventure était absent trop souvent pour réussir à prendre soin

d'elle. Le premier magistrat était incapable de satisfaire cette femme sensuelle qui était la sienne. Une aventure semblable, c'est unique. Jamais n'avait-il ressenti autant d'amour et d'affection. Elle l'avait reçu chez elle au début d'un été qui s'annonçait chaud. Tout était au beau fixe jusqu'à ce que, neuf mois plus tard, le maire revienne à la maison en bravant les vents d'hiver et les embruns glacés. Les pleurs qu'aurait souhaité lui soutirer l'élu municipal ne sont pas venus, l'enfant – parce que Jean-Marie en était bien un – était trop surpris pour se plaindre et gémir comme l'aurait voulu le maire cocu.

Jean-Marie n'avait que quinze ans lorsque le mari de la femme si délicieuse à qui il faisait l'amour, le premier officier de Bonaventure, s'était présenté sur le pas de sa propre demeure. La maison de l'élu avait beau proposer la plus belle vue sur la mer des environs, la scène à laquelle serait confronté le maire allait le décevoir encore longtemps. Les soupirs, que dire, les plaintes qu'il avait entendues en montant l'escalier menant au deuxième palier lui avaient glacé le sang. Jamais il n'aurait cru qu'une telle chose pouvait se produire sous son toit. Lorsqu'il avait poussé le battant de la porte de la chambre conjugale, le spectacle qui s'était présenté à lui n'avait rien d'aussi joli que celui qu'offrait la Baie-des-Chaleurs qui, par la fenêtre, faisait contre-jour. Le dos de ce jeune homme, luisant sous la lumière bleutée du ciel nocturne des berges de Bonaventure, avait provoqué chez lui un sentiment de violence qu'il n'avait jamais ressenti jusque-là dans sa vie. Il avait connu les vieilles batailles politiques, les longues récriminations des pêcheurs, les revendications ancestrales des autochtones, les éternels malheurs des cultivateurs trop peu nombreux des environs, mais le conflit auquel il faisait face en ce soir de tempête avait à peine quinze ans. Qui plus est, c'était un conflit qui se mouvait à un rythme effréné entre les cuisses de Solange, sa femme. Furieux, il avait crié à pleins poumons et mis frein aux ébats sexuels de sa femme et de cet enfant.

La réunion à laquelle devaient participer les conseillers et les citoyens avait été annulée à cause du mauvais temps. Le maire avait réintégré la *snowmobile* Bombardier qu'il avait achetée cinq ans plus tôt et avait pris le chemin de la maison, inquiet de devoir affronter les vents et la glace qui s'abattaient avec force sur la côte gaspésienne. La route était encombrée, la visibilité nulle et le bruit des bourrasques

étouffait le son du moteur. Il avait aperçu au loin la vieille motoneige d'Armand Rainville, garée devant sa maison. Rainville, un pêcheur dont les barques mouillaient au quai Bonaventure, demeurait à proximité de la route à Dion pas très loin de Saint-Siméon. Le maire avait froncé les sourcils, intrigué. Qu'est-ce que ce père de sept enfants pouvait bien faire un soir de tempête chez lui seul avec Solange ?

Le maire avait monté les marches du perron et contourné sa demeure en faisant bien attention de ne pas faire de bruit. De toute manière, le vent soufflait tellement fort qu'il étouffait tous les sons environnants : le moteur du *snowmobile*, la portière du véhicule et même le grincement de la porte du vivoir à l'arrière de la maison qu'avait empruntée le maire. Seul le vent se faisait entendre. Le reste était couvert par la tempête. Le propriétaire de la maison s'était déchaussé le plus silencieusement possible tout en jetant un œil autour de lui. Le rez-de-chaussée était plongé dans le noir, mais la flamme qu'abritait le poêle à bois dénonçait la présence de Solange quelque part dans la maison. Le maire avait lentement traversé la cuisine et rejoint l'escalier qui faisait face au portique. Il avait choisi ce petit hall d'entrée afin d'éviter de signaler son retour. Immobile au bas des marches, il avait commencé à s'inquiéter. Pourquoi Rainville avait-il bravé la tempête et laissé sa famille pour rejoindre la résidence du maire ? Pourquoi avait-il choisi de lui rendre visite un soir de conseil municipal ?

Alors qu'il était à ces réflexions, le plancher s'était mis à craquer au-dessus de sa tête dans une cadence plutôt particulière. Il avait gravi les marches et s'était retrouvé en un rien de temps sur le deuxième palier. Il s'était arrêté devant la porte de bois qui donnait sur la chambre à coucher et avait agrippé avec force la porcelaine de la poignée. Dans un geste théâtral, il avait repoussé le battant de la porte et c'est là qu'il avait compris. L'homme dans le lit conjugal n'en était pas un. Du moins, ce n'était pas Armand Rainville. Si le Ski-Doo à l'extérieur était bien celui du pêcheur de Saint-Siméon, l'homme nu qui montrait une paire de fesses en pleine contraction n'avait rien de la stature de celui qu'il avait d'abord suspecté.

Le maire avait hurlé durant de longues secondes, provoquant la panique chez sa femme et le jeune intrus. Le magistrat ne connaissait ce garçon ni d'Ève ni d'Adam. Sa femme s'était mise à le supplier de

laisser partir Jean-Marie pendant que ce dernier s'affairait à retrouver ses vêtements éparpillés sur le plancher de la chambre. Le maire s'était approché et, dans une motion que sa corpulence ne laissait pas présager, il avait frappé de sa main ouverte la joue recouverte de sueur de l'amant de sa femme. Le bruit de la claque retentissait encore sur les murs de la pièce quand Jean-Marie dévalait les marches de l'escalier menant au premier étage. Sans même revêtir les vêtements qui encombraient ses bras, le garçon avait débouché dans le portique, sautant littéralement dans ses bottines et récupérant son anorak encore mouillé des premières neiges de la tempête qui avait pris de l'ampleur.

C'est sous le regard furieux du maire cocu, installé à la fenêtre de la chambre conjugale, que Jean-Marie avait rejoint la motoneige appartenant à son employeur, le pêcheur Armand Rainville. Alors qu'il réussissait à se glisser dans quelques vêtements avant de faire démarrer son véhicule, Jean-Marie avait cru apercevoir Solange en pleurs, dont le maire tentait de se dégager.

La nuit où Jean-Marie s'était fait prendre, il n'avait pas trouvé le sommeil dans les bras de Solange, mais plutôt dans un coin de l'usine de poissons de Bonaventure. Il connaissait bien l'endroit pour y être allé souvent avec monsieur Rainville. Il avait cassé un carreau, ouvert la porte et alimenté un feu qui crépitait encore dans la cheminée. Le quart de nuit devait s'être terminé quelques minutes avant qu'il n'atteigne la bâtisse sur le dos de sa motoneige. Le lendemain matin, alors qu'il remettait les clés du Ski-Doo à son propriétaire, Jean-Marie allait négocier la fin de son embauche et demander qu'on le dépose de l'autre côté de la Baie-des-Chaleurs dès que possible.

C'est dans la chaleur odorante des bureaux de la *fish factory* que Jean-Marie avait compris que l'exil était la seule solution pour éviter que le maire de Bonaventure ne le tue. Pour avoir entretenu une relation extraconjugale avec la femme du préfet de l'endroit durant neuf mois, le jeune homme de quinze ans allait s'éloigner encore plus de ses parents et de son Port-Daniel natal. Il était hors de question de faire savoir d'où il était originaire et encore moins où

il comptait se rendre. Si le maire, un homme de pouvoir, se mettait en tête de lui mettre la main dessus, il comprenait que sa vie serait infernale, sinon terminée.

Il ne réalisait pas que d'être sorti de chez le maire de Bonaventure et d'avoir quitté la première dame, la belle Solange, était comme expérimenter sa naissance à nouveau. Nu, il s'était subitement retrouvé à l'aube d'une nouvelle vie. Une vie froide et saisissante qui lui demanderait de se réchauffer dans les bras des femmes, question de survie.

Quitter cette existence vieille de quinze ans, c'était le prix à payer pour avoir usé de ses charmes.

Marc Circé, passionné par les trains et vaillant travailleur dans le milieu ferroviaire, s'éprend de la tendre et charmante Nancy Plante. Alors qu'il n'y croyait pas, cette rare beauté devient sa femme à lui, un homme pourtant peu choyé par la nature. Le jeune marié vit un bonheur parfait, jusqu'à ce que la passion s'éteigne dans le cœur de sa douce…

Envahie par l'ennui, Nancy ne tarde pas à se réfugier dans les bras de Jean-Marie. Pétillant, ce marin fait renverser la vapeur de sa vie monotone. Laissé en plan sur le quai des gares, Marc ne sait plus quel chemin emprunter.

Toutefois, s'installe peu à peu chez Nancy un indomptable sentiment de culpabilité. Lorsqu'elle prend conscience de la grave erreur de son écart de conduite, est-il trop tard pour raviver la flamme des tout premiers jours ?

Pascal Cloutier partage ses activités entre la pratique du droit et l'écriture. Passionné des lettres, il a déjà publié quatre ouvrages. Il nous offre ici un roman bouleversant campé dans le Montréal des années 1960, où l'amour et la tourmente s'emparent de ses personnages.